

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Daïra**

**La Popelinière, Alexandre Jean Joseph Le Riche**

**Amsterdam, 1771**

Premiere partie

[urn:nbn:de:bsz:31-231699](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-231699)



D A I R A

HISTOIRE ORIENTALE.

---

---

*PREMIERE PARTIE.*

**S**i je voulois rappeler ici la fatale année de ma vie, où je me suis vu réduit à quitter pour jamais mes amis, ma famille, ma chere patrie, pour me retirer dans les déserts, il faudroit mettre au jour les perfidies que j'ai essuyées de la part de ceux même qui auroient dû m'en préserver: il faudroit développer les intrigues secretes, les manœuvres impies par lesquelles une femme a pû parvenir à renverser un homme d'honneur. Mais je suis le même homme toujours; & s'il a plû au Ciel de terminer la vie de cette femme criminelle, je ne la regarde plus sur la terre que comme la

pincée de poussière que je ferre en mes doigts. Je lui pardonne, Dieu m'en est témoin, je lui pardonne tous les maux, tous les tourmens qu'elle m'a causés: je ne veux pas même étendre ce sentiment plus loin, de peur qu'i ne s'y répandît malgré moi quelques lumieres sur des événemens déjà connus, dont on a toujours profondément ignoré les causes, & qui peut-être exciteroient à les rechercher, & guideroient pour y atteindre; & comme la découverte ne pourroit qu'en être odieuse, il est plus sage d'enterrer dans d'éternelles ténèbres des forfaits jusqu'à ce jour ignorés, que de les mettre en évidence aux yeux des hommes, d'autant qu'il n'en résulteroit qu'un amas de scandales, qui bien loin de suffire à punir, & à confondre le vice, ne serviroient qu'à effrayer l'innocence & la vertu,

Je préviens donc, que si j'employe le loisir que je trouve dans ma retraite à rassembler les choses qu'on va lire, ce n'est que par ce qu'elles n'ont aucun rapport avec moi; je préviens que rien ne m'est

plus étranger que toute l'histoire que je vais écrire ; & je crois qu'en la lisant, on jugera que j'ai bien pû me résoudre à la raconter par l'extrême intérêt que j'ai dû y prendre, & que peut-être on y prendra : car j'avoue qu'elle m'a moi-même frappé par des traits si bizarres & si tristes, & tout à la fois si tendres & si touchans, que j'en suis demeuré presque aveuglé sur mes propres disgraces ; & qu'un moyen sûr, s'il en est un de les effacer de mon esprit, ce sera de me représenter souvent le tableau de toutes celles que cette histoire contient : il me convaincra du moins, que lors même de ma plus cruelle adversité, lorsque du sein de ma douleur je levois les mains au Ciel contre l'iniquité qui m'accabloit ; il pouvoit y avoir des personnes sur la terre assez malheureuses pour implorer un sort tel que le mien, pour le regarder comme un terme à leurs espérances ; & voici par quelles routes l'invariable destinée m'a conduit pour m'en instruire dans le séjour que j'habite aujourd'hui.

Lorsque je pris la résolution de sortir de France, je fus quelque temps à me contrarier moi-même sur le choix d'une retraite: mon premier dessein fut de passer en Angleterre; le goût des Sciences, l'esprit de raison, le droit des gens, tout m'appelloit; mais l'âpreté de son climat m'épouvanta, & m'obligea de lui préférer les Pays Méridionaux, où l'on peut dire aussi que les hommes arrivés comme moi au déclin de leurs jours, se félicitent & se trouvent heureux de participer aux influences d'un Ciel pur, de jouir de cet astre toujours radieux sur leurs têtes, de sentir que son éclat & ses feux conservent dans leurs corps débiles une vie encore active & dégagée, qui ne pourroit être que languissante & chancelante ailleurs. Ce fut dans ces pensées que je pris la route de Marseille; mais sans être absolument déterminé sur le choix du pays où je pourrois ensuite passer pour y faire mon établissement. J'arrivai dans cette Ville, & j'y demurai quelques jours dans une irrésolution qui fut toujours la même: car mon esprit mélancholique aimoit

à s'y arrêter, & ne rassembloit des projets que pour les détruire, que pour se plaire dans la liberté de choisir. Je parcourois le Port de Marseille; je voyois partir & arriver à toute heure des Vaisseaux de toutes Nations; j'étois tenté de m'embarquer successivement sur l'un & sur l'autre. Le premier que je vis sous voiles étoit de la côte d'Italie, & la pensée me vint d'abord de m'y abandonner, & d'aller dans quelque Isle déserte consommer en paix le reste de ma vie; mais je craignis d'y trouver des hommes pervers, & je ne cherchois pas des hommes superstitieux. On m'ouvrit peu après la route de l'Espagne; on m'indiqua une Barque qui devoit incessamment se rendre à Séville; mais quand je me représentai les mœurs de ce pays, la dureté des hommes qui l'habitent pour les autres Nations, je me retins de même.

Enfin, me rappelant l'hospitalité qui s'exerce chez les Musulmans, ayant d'ailleurs assez de connoissance des Langues

Orientales, je pris le dessein de passer au Levant; & heureusement peu de jours après, un Vaisseau se présenta sous mes yeux, qu'on équipoit, & qu'on mettoit en état de faire voile pour l'Isle de Cypre. Je ne balançai plus, je me déterminai à me transporter dans cette Isle, d'autant qu'on me confirma ce que dit la renommée de sa beauté, de l'excellence de son terroir, & de la douceur de ses habitans.

Je partis sur ce Vaisseau; c'étoit une Tartane légère, qu'un vent frais mit bientôt hors du Port, & de suite au large. Il est vrai qu'à mesure que la terre diminueoit à mes yeux, mon cœur s'attendrissoit, comme l'enfant qu'on enleve à sa Nourrice, & qu'on voit les bras ouverts & les yeux en larmes, demander par ses cris, qu'on le remette sur son sein. Cette terre enfin disparut, & en peu d'heures les eaux bornerent tout l'horison. Notre navigation fut heureuse, nous arrivames en vingt jours au Port de Famagouste: j'y appris qu'à douze milles delà étoit la résidence du Consul

François, que le lieu s'appelloit Singrani; je m'y rendis, je demeurai quelques jours en sa maison, la plus belle de toute l'Isle. Je lui fis part du projet que j'avois formé de m'y établir, & d'y achever le cours de ma vie. Il m'approuva fort, & prit la peine de m'instruire à fond des usages & des mœurs du pays. Cette Isle renferme aujourd'hui fort peu d'habitans; & il s'y trouve plusieurs belles Maisons de Campagne dont on connoît les propriétaires à peine, parce qu'elles sont presque à l'abandon. Le Consul me fit faire l'acquisition d'une à trois milles de la sienne, que j'aurois trouvée pour moi trop belle & trop spacieuse en tout autre pays, & dont le prix cependant n'excédoit pas quatre cens Piaftres. Elle est située à peu de distance de cette chaîne de Montagnes, qui semblent partager l'Isle en deux Contrées; ces Montagnes la mettent à couvert des ardeurs du Midi: un vaste Jardin l'environne; j'y cueille incessamment toutes les Fleurs de l'Europe; je les vois avec plaisir mêlées parmi

beaucoup d'autres que l'Europe, la France du moins, ne connoît pas. Il est vrai que le défaut de culture est cause que toute la terre est couverte de plantes & de racines odorantes, qui semblent se nuire par la multitude & la confusion; mais il est vrai aussi qu'elles exhalent une variété de parfums si grande, que tout ce que j'y respire, porte à mon cœur un sentiment de plaisir: j'avouerais même que ce baume de l'air aussi doux pour moi qu'étranger, est ma jouissance & ma volupté chaque jour. Derrière cette Maison étoit autrefois un Parc qui s'étendoit jusqu'au pied de la Montagne; mais les murs s'étant détruits, ce Parc est devenu un terrain sans bornes qui communie à tout; ce n'est plus qu'une friche immense, où tous les germes se jouent & fructifient en désordre, où l'Oranger, le Grenadier se confondent parmi les Oliviers, les Platanes & les Cédres; ce n'est plus qu'un Bois sauvage difficile à pénétrer,

Tel est le séjour simple & rustique, où je résolu, en entrant dans l'Isle, de me

retirer pour toute ma vie , pour y jouir en paix , à l'abri des hommes , d'un Ciel toujours ferein , d'une terre toujours féconde , qui m'offroit dès lors ses dons confus à pleines mains , & qui depuis que je la cultive , devient docile d'un jour à l'autre ; déjà s'affujettit à mes goûts & bien-tôt , si je le veux , ne produira plus qu'avec ordre des fruits de mon choix ,

Cette Maison étoit alors occupée par une famille Grecque nombreuse ; c'étoit un pere , une mere , & plusieurs enfans ; il étoit question de les déposséder : mais lorsque je connus leur peu de fortune , & que je fus témoin des vertus & des mœurs qui unissoient cette famille , j'en fus si touché , que je crus au contraire devoir m'en rendre le Chef & le Patron , ce que je fis : mon intérêt d'ailleurs auroit bien pû m'y porter ; je me trouvois seul transplanté , occupé des premiers soins d'un établissement , dans une Région toute inconnue , toute étrangère , où il m'eût fallu chercher des Domestiques , acheter des Esclaves , d'une Nation plus

inconnue & plus étrangere encore ; c'eût été pour moi des embarras fans fin , au lieu que dès le moment, je me considérai parmi ces saintes gens , reçu , secouru & servi comme un bon Maître , bien cher & bien aimé , qu'elles auroient attendu & désiré long-temps.

On croira bien qu'en cet état, les premiers jours qui s'écoulerent, firent en moi l'effet d'une renaissance nouvelle, & que je parcourois ces riches campagnes avec des yeux aussi étonnés, que si j'eusse été porté dans quelque monde réproduit, habité par l'innocence, où les hommes, ainsi que la terre, se seroient offerts à moi, au lendemain de leur création ; & comme toutes mes promenades étoient autant de découvertes curieuses & flatteuses, je me plaisois à les prolonger toujours davantage aux environs de ma retraite.

Un jour enfin je m'éloignai de quelques milles, & pris brusquement le dessein de traverser les bois de l'ancien Parc, pour

arriver jusqu'à la Montagne voisine ; j'y aperçus des routes, je les suivis : ces routes me conduisirent à d'autres, mais je marchai fort long-temps en vain ; le jour s'écoula , & je fus contraint de revenir sur mes pas : je m'appliquai à rechercher les chemins que j'avois suivis ; je crus les reprendre, mais bien-tôt l'obscurité me fit méconnoître , & en peu de momens je tombai dans de profondes ténébres, j'en ressentis une soudaine frayeur ; elle augmenta d'un moment à l'autre , & peu à peu fut suivie de cruelles inquiétudes, & de je ne sçais quels noirs pressentimens. Etranger, seul dans ces bois immenses, égaré, en pleine nuit, conduisant mon Cheval Arabe assez mal dompté, d'une fausse route dans une autre, parmi des broussailles si fortes & si épaisses, que quelque fois j'étois forcé de retourner sur mes bas, sans sçavoir ni pouvoir imaginer quelle seroit la fin de cette journée. Je marchois ainsi de tous côtés, agité, irrésolu, déplorant déjà cette aventure, attendant qu'il plût à Dieu de me prêter secours, ou que le jour revînt pour éclairer ces tristes bois.

Mon Cheval tout-à-coup fit un écart; je le pressai, il recula : j'imaginai que c'étoit l'approche de quelque Bête féroce ou venimeuse, qui lui causoit cette épouvante; je m'emportai d'un ton de colère, comme un homme seul, qui se trouble dans une violente situation. Mais alors, & ce même saisissement me revient encore quand j'en parle, je fus frappé des sons d'une voix mourante, & voici les paroles Arabes que j'entendis... *Qui que tu sois... détourne-toi... & laisse-moi mourir.*

J'avoueraï que je n'eus jamais un effroi semblable. Il vint d'abord à ma pensée qu'un homme venoit d'être assassiné par des Brigands. Ah ! malheureux, m'écriai-je, qui que tu sois toi-même, je ne dois point t'abandonner ainsi, me voilà prêt à te donner secours. En effet, à l'instant je descends de mon Cheval, j'accroche sa bride à une branche d'arbre ; je vais à lui, & je m'en approche ; la nuit étoit si profonde, que je l'entre-voyois à peine ; je le trouvai tout étendu, tout ensanglanté ; mais ce qui me

fit une horreur, dont je tréssaillis encore ; c'est qu'en posant ma main sur son corps, presque sans vie, je la sentis d'abord toute mouillée de son sang : je voulus connoître sa blessure ; je la trouvai cette blessure, les cheveux m'en dressent à la tête, le poignard y étoit ; & ce qui me parut inconcevable, c'est qu'il eut la force de poser la main sur ce poignard, pour m'empêcher de la retirer, & que je me coupai la main moi-même pour l'arracher de la sienne. Que fais-tu, me disoit-il ? laisse-moi mourir, le Ciel le veut, tout m'y condamne, laisse-moi répandre le reste de mon sang ! Malheureux ! m'écriai-je, de toutes mes forces, quelle est la furie infernale qui vous a fait concevoir ce barbare dessein ? Quoi ! c'est vous qui avez attenté sur vous ? Quoi ! la nature même vous abandonne à ce point ? Je lui fis ces reproches ; mais il ne m'écoutoit point, & je revins à moi tout-à-coup pour le ramener par des sentimens plus doux ; je lui parlai comme j'aurois fait à un ami. En effet, son déplorable sort m'intéressoit déjà

si vivement, que je me sentoïſ du penchant pour lui , comme ſi je l'euffe depuis longtems connu. Cela fit un effet que mes reproches n'avoient pû faire; il voyoit que je me tourmentoïſ pour le ſoulager, que je lui parloïſ avec tant de ſenſibilité, tant d'attendriſſement, qu'il ſe laiſſa vaincre enfin, & conſentit à recevoir les ſécours que je m'eſſorçois de lui donner. Mon deſſein fut d'abord de le mettre ſur mon Cheval, & de le transporter ainſi dans ma maiſon; mais quand je tournai la tête, je m'apperçus que mon Cheval avoit diſparu. Un mouvement de fureur me prit contre moi-même de l'avoir attaché mal: le malheureux mourant ſ'en apperçut, & me dit d'une voix baſſe & preſque éteinte: tu le vois, tout ſ'oppoſe à ta généroſité; ma déſtinée eſt de finir mes jours ici: c'eſt elle qui m'y a conduit. Je le ramenai le mieux qu'il me fut poſſible. Mon cher ami, lui diſ-je: eh! je le ſuis toujours des malheureux, je me charge de vous, je vous en répoñs comme de moi, je ne veux que ſçavoir par quelle route on peut ſortir de ces triftes lieux, pour arriver

à la Maison de Gaah que je possède depuis peu de jours, & où l'on m'attend avec une extrême inquiétude, parce que je me suis égaré en parcourant ces bois, & que depuis plus de quatre heures je cherche un chemin que je ne trouve pas: le Ciel enfin nous permit de suivre une route que nous primes. Croirez-vous le parti que je pris? alors j'eus le courage & la vigueur de lever ce corps presque sans vie, de le porter sur mes épaules un assez long espace de chemin, & par un bonheur, sur lequel je ne comptois pas, je retrouvai mon Arabe, qui s'étoit empêtré dans sa bride, & que j'arrêtai. Tout cela ne se passa point sans de tristes reproches, mêlés de mes louanges, & de marques de reconnoissance & de sensibilité de la part de cet Infortuné: mais par des mots entre-coupés, prononcés à peine, qui me représenterent son ame dans un accablement si grand, que j'en frémis, & que je craignis de n'avoir pas le tems de le sauver. Je le mis sur mon Cheval le plus commodément que je pus; je le conduisis

marchant à pied, le foutenant d'une main, & tenant la bride d'une autre. C'est ainfi que nous fimes notre voyage jufqu'à ma Maifon, où en arrivant je louai Dieu de la difgrace apparente qu'il lui avoit plû de me faire effuyer, pour me donner occafion de faire une bonne œuvre, digne d'un cœur tendre & vertueux. Je ne fus pas plutôt arrivé dans ma Maifon, que mon Grec, fa femme, que tous leurs enfans accoururent précipitamment, vinrent à moi, chacun d'eux tenant fa lumière à la main. Ce monde formoit un cercle dans la cour, au centre duquel je me trouvai. L'on eût dit que je tenois alors la tête de Médufe en ma main, les enfans de cette Maifon, le pere & la mere fur-tout, furent d'abord faifis, troublés, la pâleur fur le vifage, l'effroi dans les yeux. Hélas! quand je me représente l'état où j'étois, foutenant fur mon Cheval un homme prefque expirant, que j'avois couvert d'une partie de mes habits; moi près de lui, épuifé de fatigues, prefque nud, mon linge teint du fang de la playe, épuifé de toutes fortes d'efforts & de tourmens; je conçois que les

témoins d'un spectacle pareil ont pû tomber immobiles & glacés à ce point.

Cependant on croira bien que je n'avois pas pris la résolution de sauver cette malheureuse créature ; que je ne m'étois pas donné jusques-là tant de soins & tant de peines, pour ne point consommer l'ouvrage ; fans doute je lui fis donner tous les secours qu'on m'auroit apportés à moi-même ; & ils réussirent si bien, qu'en moins de quinze jours il se trouva presque rétabli ; mais il est vrai, que ce qui m'attendrit si vivement sur ses malheurs dès le premier moment, dès le premier coup d'œil, qu'à la faveur de la lumière j'eusse pû l'envisager, c'est qu'au travers de l'horreur de son état, c'est que malgré l'épuisement de ses forces, je crus voir un fort jeune homme d'une taille noble & fine, & d'une figure digne d'intéresser quiconque n'auroit même pas sçû qu'il étoit malheureux ; aussi s'aperçut-il bien que mon activité à le servir étoit toujours la même, & que lui seul se trouvoit l'objet de toutes mes inquiétudes.

Plus je le voyois en effet, plus je sentoie mon désir s'augmenter de le connoître, & de sçavoir quelle cause funeste l'avoit pû plonger dans une telle calamité ; je m'introduisois à ce dessein souvent seul dans sa chambre ; j'y passois quelquefois les jours entiers ; j'observois dans mes démarches un grand secret : comme je ne sçavois pas encore de quel caractère étoit cette aventure , j'y apportois toutes sortes de précautions, & cet Infortuné en demandoit encore davantage ; la peur qu'il avoit d'être découvert & connu, étoit cause qu'il ne laissoit pas même le jour pénétrer dans sa chambre , & que mes Grecs , qui le traitoient, m'assurèrent avoir guéri sa playe, sans avoir pû parvenir à le voir en face.

Le sçachant enfin dans une pleine convalescence , je fus le voir pour lui ouvrir mon cœur, & lui offrir de nouveaux secours : Parlez, mon enfant, lui dis-je, je ne veux que vous servir, disposez de tout ce qui est à moi ; si vous avez tant de répugnance à vous faire connoître, je

n'insiste pas davantage ; je vous respecte trop dans le triste état où je vous vois , je ne veux que sçavoir votre dernière intention , & je ne veux que la suivre ; si quelque jour dans un état plus tranquille & plus heureux , vous vous rappelez ce que j'ai fait , si vous voulez alors que je sçache pour qui je l'ai fait , vous me retrouverez tel que je suis , & vous vous reprocherez peut-être de n'avoir pas assez répondu à la tendresse de mon cœur.

Pendant que je lui tenois ce discours , qu'il n'interrompit point , je le fixois autant que pouvoit le permettre le peu de lumière qui pénétrait jusqu'à son lit ; je l'y voyois pousser fréquemment des soupirs violens capables de le suffoquer ; il me pria d'ouvrir ses fenêtres , je le fis , je tirai les rideaux de son lit , & ce fut au pied de ce même lit que je m'arrêtai en lui tendant le bras , & lui disant : venez , venez à moi , mon fils , venez dans mes bras , c'est un ami qui vous parle , ou plutôt c'est un pere attendri qui

ne demande qu'à réparer, s'il en est quelque moyen, les malheurs où votre jeunesse & votre inexpérience vous ont sans doute précipité. Je veux bien convenir ici que je n'achevai pas ces dernières paroles sans être saisi de je ne sçais quel trouble, dont je ne connoissois pas la cause; il sembloit que ce jeune homme d'un instant à l'autre se métamorphosoit à mes yeux; la finesse de ses traits, la douceur de ses regards, toute sa physionomie si tendre & si belle, me frapperent d'étonnement. Hélas! c'étoit une femme: que vois-je! O Ciel! m'écriai-je. Cela est-il possible? la rougeur lui couvrit alors le visage, elle baissa les yeux un instant; je me tus pour la considérer: il sortit de son ame un soupir profond, puis d'une voix peu assurée elle me tint ce discours.

Généreux homme, tu demandes à me connoître, je cède à tes volontés, je te dois trop pour y résister davantage. Tu vois en moi une femme submergée dans un Océan d'infortunes: tu désires que je t'en fasse le

récit, & tu le croiras fabuleux: moi même,  
 continua-t-elle, pourrai-je le faire? aurai-je  
 assez de courage pour ofer devant toi  
 développer l'enchainement de mes disgraces?  
 Dois-je devant toi me croire capable d'en  
 soutenir l'aspect; & si je puis y suffire,  
 comment m'y prendre pour rappeler les  
 routes qui m'ont fait traverser tant de  
 Régions, ou plutôt pour retrouver l'affreux  
 sentier qui d'abîme en abîme m'a conduite  
 enfin aux portes du trépas dans ces noires  
 forêts, où le Ciel par toi a voulu me sauver,  
 & me conduire dans cet azile? Graces à  
 tes bontés, j'y suis; mais je m'y vois comme  
 un Voyageur épuisé, arrivé après mille  
 peines au sommet des montagnes, qui  
 voudroit tourner la tête sur ses pas pour  
 reconnoître les chemins qui lui auroient  
 tant coûté, & qui ne verroit plus à ses  
 pieds que l'immensité d'un pays couvert &  
 confus. Quoi qu'il en soit, tu le désires;  
 je vais dévoiler sans crainte à tes yeux tous  
 les événemens de ma déplorable vie, tu  
 vas connoître jusqu'où peuvent s'étendre

les tourmens d'une femme qu'une violente passion allume & soutient, & qu'une autre passion poursuit, accompagnée de ses fureurs : je consens à t'en faire le récit fidelle; & puisque c'est l'histoire de mes malheurs, je vais te les peindre comme ils se sont présentés à moi-même, & je remonte jusqu'au premier.

Ce n'est point une femme de la Nation qui te parle, je ne suis que depuis peu de jours en Cypre : tu vois en moi une femme de Scio, je crois du moins pouvoir regarder cette Isle comme ma patrie. J'y fus amenée dans l'âge le plus tendre; j'y ai passé mes jeunes ans; j'y vivois dans un état obscur & retiré, sous le nom de Daïra : j'y avois atteint la quinzième année de mon âge, dans l'innocence & dans la paix, n'ayant l'esprit & le cœur remplis que des devoirs d'une fille de cet âge, que du désir de plaire à un pere, le seul homme qui me fut connu. C'étoit un Marchand Arménien, dont la maison située sur le Port de cette Isle, me donnoit un aspect qui attiroit mes regards souvent.

J'étois un jour dans mon appartement seule occupée du spectacle de la mer ; un Vaisseau y parut à voiles déployées , & de suite entra dans le Port : j'ignorois d'où venoit ce vaisseau : l'équipage en confusion mit pied à terre ; quelques heures après j'entendis des cris qui m'effrayèrent ; c'étoit une populace armée , qui sembloit poursuivre deux Etrangers : je jugeai d'abord qu'ils étoient de l'équipage du même Vaisseau ; je vis avec compassion ces malheureux périr sous les coups d'une canaille furieuse ; j'en conçus une extrême peine , mais qui ne fit qu'accroître ma triste curiosité : l'instant d'après un troisième Etranger accourut sous mes fenêtres ; il se disoit poursuivi tout aussi vivement : il me pria par des élancemens d'effroi & de douleur , de lui permettre de prendre azile en ma maison pour se garantir d'une mort certaine. Le tems pressoit , son danger me parut terrible ; je me fusse jugée coupable si j'avois balancé ; & quoique mon pere fut alors absent , je cédai sans peine à la pitié qui m'entraîna. J'avois une femme , une Gouvernante près

de moi , je la chargeai de faire ouvrir promptement les portes ; elle y courut , l'Etranger entra , je le sauvai , & mon ame compatissante s'applaudit & triompha , d'avoir entrepris avec courage cet acte d'hospitalité. Cependant le tumulte fut bien-tôt appaisé , tout ce peuple attroué se dispersa , & peu de momens après le Port me parut libre & sûr ; & déjà je pensois à en faire informer l'Etranger qui étoit en ma maison , pour qu'il eût à se retirer sans crainte : mais alors on m'apprit qu'il étoit monté jusq'à mon appartement , qu'il avoit pénétré jusque dans une chambre voisine de la mienne ; qu'il demandoit à m'y voir , qu'il vouloit se jeter à mes pieds pour me rendre graces de sa vie , pour m'en faire un hommage.

Cette démarche m'épouvanta ; j'en fus troublée ; je l'envifageai comme un excès de reconnaissance qui me flattoit , & que je ne pouvois blâmer , mais tous mes devoirs m'étoient présens & ne me permettoient pas d'y condescendre. Je lui fis dire que je

me félicitois d'avoir pû contribuer au salut de ses jours, que je les croyois désormais sans danger, qu'aucun motif ne pouvoit plus retarder sa retraite, & qu'aucune raison ne l'autorifoit à me voir. Il n'étoit point à portée de me voir; mais j'étois à portée de l'entendre: eh! je n'entendis que trop bien la réponse qu'il fit; ce fut une plainte amère, entrecoupée par des soupirs: mon trouble en augmenta; je fus émue de je ne sais quelle compassion, que je crus n'être qu'un sentiment commun aux ames sensibles & pures, & tel que le bienfait peut en exciter lui-même pour celui qui l'a reçu: mais tout attendrissment a des douceurs qui séduisent, & le mien m'occupa trop longtemps, sans songer à m'en déffier. J'entendois d'un moment à l'autre s'élever une voix touchante, perçante au travers des murs, pour faire passer jusqu'à moi des exclamations douloureuses. J'écoutois de tristes récits, qui faisoient la plus vive peinture de tous les maux, de toutes les infortunes dont un cœur pût être agité. Je les écoutois ces récits, je me sentoís attirée vers eux, & je

ne m'appercevois pas qu'ils changeoient peu à peu la situation de mon ame, que plus j'y devenois attentive, plus cette premiere pitié s'affoiblifloit, & faisoit place à des délirs confus de tout entendre, & de connoître quel pouvoit être l'Etranger que j'avois fauvé.

Quand on se trouve auprès du Mont Taurus, qui réçoit le Tigre en son sein, on se sent attiré de même jusques sur ses bords escarpés, jusqu'à la chute de ses eaux par un bruit harmonieux, qui étonne & charme l'oreille, sans penser au danger qu'on y court, sans prendre garde au précipice, que lorsque le pied va s'y perdre, qu'on est près d'y tomber. Chaque mot en effet qui parvenoit jusqu'à mon oreille, nous rapprochoit davantage l'un de l'autre, au point que bien-tôt après, si quelque force céleste eût fait disparoître le mur qui séparoit cet Etranger de moi, je me fusse peut-être surprise près de lui. C'est ainsi que ses discours, toujours plus vifs & plus passionnés, parvinrent à me causer de

profondes rêveries, à retracer à ma mémoire un jeune homme que j'avois eu à peine le temps d'envisager, & à ranimer devant moi ses traits & sa figure, que j'eusse cru sans cela effacée de mon esprit. C'est ainsi que je m'en occupai, que je me récueillis dans son image, que ma pensée s'y abandonna, & que de momens en momens son langage toujours plaintif, & toujours plus tendre, porta enfin dans mon cœur des charmes, qui jusqu'alors m'avoient été inconnus. Tout-à-coup mes yeux s'ouvrirent, & s'effayerent du péril qui m'environnoit; ma vertu m'éclaira sur mes devoirs & sur la conduite que je devois m'imposer. Je fis promptement dire au jeune homme que sa démarche étoit imprudente, & son obstination téméraire, que je le regardois comme un Etranger dans l'Isle, peu instruit de nos mœurs, que je le priois de les respecter, que je lui demandois pour prix de mon bienfait, & pour la plus digne marque de sa reconnaissance, de se retirer de mon appartement, & de la maison de mon pere où j'étois.

Je ne l'entendis plus, je le crus éloigné; je chargeai ma Gouvernante Razzivil de descendre, de s'assurer de sa retraite, & de m'en venir rendre compte: mais quel fut son étonnement & le mien! Elle ouvre la porte de ma chambre, elle le trouve par terre, étendu sur ses pas. Venez voir, s'écria-t-elle, venez voir un triste spectacle. J'y courus; je le vis renversé par terre en effet, je me crus menacée de tous les malheurs ensemble: eh! je ne fus pas capable de m'en occuper long-temps, la présence de ce jeune homme m'en détourna, dès le moment qu'il revint à la vie, que ses yeux fermés se rouvrirent, me portèrent leurs premiers regards, & se rallumerent aux miens. C'étoit le premier trait sensible que l'Amour eut encore fait parvenir jusqu'à moi, rien n'eut pû m'y préparer: il est aisé de concevoir le trouble qu'il me causa; mais puisqu'il faut que je révéle dans la suite le progrès, la violence, & les effets incroyables de cette première impression, je ne balance point, je m'humilie d'avance; j'avouë avec sincérité que les regards de ce jeune homme,

que l'éclat de toute sa personne, que (je l'ose dire) l'excellence de sa beauté porta subitement dans le fond de mon ame un trait que dès ce moment rien ne put arracher. Daïra! me dit-il, d'une voix foible & douce, dont les sons encore m'accompagnent partout, Daïra! j'allois me soumettre à vos volontés que j'adore; j'allois me sacrifier à vos commandemens, je m'en croyois du moins le courage, lorsque tous mes sens m'ont abandonné. C'est un Etranger pour vous, Daïra, qui vous parle; mais, reprit-il, c'est un malheureux Amant, qui depuis trois mois vous cherche, vous suit, vous environne, toujours animé, toujours transporté de votre divine image; elle est pour jamais gravée dans son ame; elle fait le tourment de sa vie; parce que vous l'ignorez; elle en feroit les charmes, s'il osoit vous l'apprendre, s'il vous voyoit approuver la passion la plus vive, la plus pure qui fut jamais.

Je fus étourdie de cet étrange langage; j'en demeurai sans mouvement, mes yeux

de même, arrêtés sur les siens, sans songer à me reprocher cette espèce de foiblesse; il n'étoit pas au pouvoir de mon cœur de paroître insensible au spectacle d'un jeune homme aimable, que je voyois gémissant, abbatu, écrasé sous le poids de sa douleur, presque sans vie, à mes pieds s'offrant pour victime d'une passion malheureuse, dont j'étois l'objet unique: je le plaignois sincèrement, d'autant que mon dessein étoit toujours de le résoudre à se retirer; & je l'y excitois encore, lorsque j'entendis un bruit à la porte de la maison. C'étoit mon pere: Razzivil nous quitta pour s'en instruire, & revint sur ses pas pour me l'apprendre. Je tombai éperdue à l'arrivée de ce pere qui m'imposoit des loix de bienfiance fort austères; je le crus prêt à me surprendre avec cet Etranger: Malheureux Etranger! m'écriai-je, vous allez être vous-même la victime de sa fureur; il va vous frapper d'un coup mortel, ou vous livrer aus rigueurs des Loix. Se peut-il, oh Ciel! qu'une action de ma part, si pure dans sa source, & si généreuse

jusqu'à ce moment , soit suivie d'une catastrophe si déplorable ! Vous perdez un temps précieux, repliqua Razzivil ; vous n'avez aucun reproche à vous faire, & la malheureuse destinée a fait tout ; votre cœur est pur, & votre honneur m'est sacré. Quoi qu'il en coûte, il faut le mettre à couvert. Cependant on vint avertir Razzivil, que mon pere portoit par-tout des regards inquiets, qu'il avoit fait garder les portes de la maison', qu'il y faisoit d'exactes recherches, que le silence qu'il gardoit faisoit comprendre qu'il n'étoit pas dans un état naturel. Hélas ! j'étois dans un état terrible, & l'Etranger en ma présence n'en ressentoit aucune atteinte, & ne me paroissoit agité que par les mouvemens de son cœur, qui ne lui permettoient seulement pas de prêter l'oreille au danger. Ecoutez-moi, reprit Razzivil, j'ai un expédient sûr pour abuser votre pere, puisqu'il le faut, & que la circonstance nous y force. Votre pere nous a dit, qu'il souhaitoit que vous prissiez une

seconde Gouvernante auprès de vous ; il faut pour ce moment que cet Etranger paroisse l'être ; il ne lui manque que les robes de mon sexe , pour qu'on s'y méprenne ; sa jeunesse & ses graces , toute sa stature élégante & leste , nous donnent pour cela une vraisemblance qu'il faut. Entrez , lui dit-elle , dans cette chambre voisine , je vous donne d'avance le nom de Meall ; vous allez dans l'instant passer pour la seconde Gouvernante de Daïra,

Toutes mes idées alors étoient dans un tel désordre , & la présence d'esprit de Razzivil fut si prompte, qu'elle ne me donna pas le temps de condescendre , ou de refuser. A peine fut-elle passée dans cette chambre voisine , que mon pere arriva dans mon appartement , & vint me dire : ma fille , vous me voyez transporté d'une juste colére ; mes Esclaves m'ont dit , qu'un Etranger s'étoit ici réfugié , & aucun d'eux n'a sçu me dire , quel lieu de ma maison lui sert de refuge : mais on m'a de plus assuré qu'on l'avoit vu monter vers votre appartement ;

eh! je ne crois pas un homme de cette Isle assez hardi pour ofer se présenter devant vous sans mes ordres, & votre honneur & votre vertu d'ailleurs ne me permettent pas de vous soupçonner de la moindre lâcheté: rassurez-moi cependant, ma fille, je ne puis être trop certain de cette vérité. Hélas! mon pere, lui répondis-je; il suffira que je vous avoue le tort que j'ai eu, peut-être, pour que vous ne m'accusiez pas d'avoir fait un crime au-delà. J'ai vu de ces fenêtres un Etranger poursuivi par une populace en fureur; il demandoit un azile; je lui ai donné cet azile en votre absence; vous ne m'auriez point approuvée, si au contraire j'avois eu la cruauté de le laisser périr.

Il ne m'étoit pas possible de lui en dire davantage, sans être réduite à déguiser; mais toute épouvantée que j'étois, mon cœur ne pouvoit s'y résoudre, & en effet j'allois tomber aux pieds de mon pere, lui avouer tout, & lui demander au prix de ma

vie, le pardon, & la grace de ce téméraire Etranger, lorsqu'à l'instant je vis Razzivil paroître, & lui dire : Seigneur Fargany, vous avez souhaité que votre fille unique Daïra fût accompagnée d'une seconde Gouvernante, voici Meall ma parente que je viens vous présenter. Mon pere jetta un coup d'œil sur cette prétendue Meall, & dit : je te fçais gré, Razzivil, du choix que tu as fait, sans doute qu'il est bon ; mais qu'elle revienne, je n'ai pas présentement le loisir de m'en occuper.

Sur ces derniers mots, mon pere sortoit, descendit dans ses jardins, & me laissa seule, frappée de ces paroles ; il vouloit revoir la prétendue Meall ; leur entrevue me donnoit d'avance une appréhension terrible, & malgré cela tant d'intérêts s'étoient emparés de mon ame pour le jeune homme qui la représentoit, que je ne fçais quelle douceur secrette, lorsque je le voyois en ma présence ; & que je considérois qu'on me forçoit à le voir ; je m'enfermai seule, toute occupée de ma situation, pour y réfléchir

encore plus; je voulois me rendre à moi-même raison de cette déstinée: je voulois sçavoir si elle me feroit assez fatale pour métamorphoser en action ciminelle l'acte le plus pur d'un cœur sensible & bon, pour faire connoître à mon pere le lendemain, qu'on auroit emprunté le ton de la vérité pour lui persuader un horrible mensonge. Je voulois sçavoir, si lui qui connoissoit Daira, la jugeroit capable d'avoir prêté la main à ces déguisemens; & en effet, s'il l'eût pensé, quelle voix descendante du Ciel eût pû lui persuader sur cela mon innocence & ma vertu ?

Je m'abreuvois de ces allarmes, lorsqu'il me vint en pensée d'y mettre fin, par un moyen qui me parut le plus prompt & le moins périlleux; ce fut de faire évader le jeune homme, & de dire ensuite que j'aurois renvoyée cette Meall, sur quelque prétexte facile à trouver, & j'étois prête à prendre cette résolution, lorsque j'entendis précipitamment Razzivil ouvrir ma porte:

Prions Dieu qu'il nous nous portége , dit-elle : mon Maître, votre pere, envoie chercher dans le moment votre nouvelle Gouvernante pour l'entrétenir & la connoître. En quel désordre me jetta Razzivil! Je tombai , sans avoir le courage de lui répondre un seul mot. De mes deux mains je fermai mes yeux ; je crus être présente à une scène tragique ; je crus entendre prononcer ma condamnation: tout sembloit m'annoncer que le déguifement étoit découvert , que la violence & la fureur alloient s'emparer de mon pere ; je crus voir la mort d'un innocent, & d'un innocent aimable , & de qui l'extrême passion pour moi avoit causé tout le malheur : j'en soupirai ; j'arrosai mes mains de mes pleurs, & demurai dans cet état un espace de temps qui me parut infini , voulant avidement sçavoir ce qui se passoit entr'eux, & redoutant toujours d'en être instruite. Mais ce qui redouble bien-tôt mes allarmes & mon épouvante , c'est que je reçus ordre de mon pere de descendre dans son appartement: mes yeux se fermerent, mes

jambes faillirent, je pris la main de Razzivil, comme si j'eusse dû lui dire un éternel adieu : nous descendimes ; Razzivil me porta dans la chambre de ce pere sévère, plus qu'elle ne me soutint pour y entrer.

A peine osai-je lever les yeux jusqu'à lui ; je m'apperçus cependant que son front n'étoit point armé de colère, que son maintien étoit paisible , & je pris garde en même temps que la fausse Meall n'étoit point avec lui ; mes sens en furent émus, & dans cette foiblesse je m'avouai à moi-même que je désirois de l'y trouver. Venez, ma fille, & apprenez (me dit mon pere) que je suis satisfait du choix de votre Gouvernante nouvelle, & que je la garde auprès de vous, pour vous servir comme Razzivil.

J'ai eu si rarement en ma vie le cœur ouvert à la joye, que j'en ai bien pû compter les momens ; ce moment en fut un, non de joye, mais d'un véritable transport, qui me mit tout d'un coup dans un tel état, que si

j'eusse obtenu de mon pere une faveur insigne, je ne l'eusse pas reçue avec une plus grande sensibilité : je m'en occupois si visiblement, que mon pere en fut interdit; il vouloit me faire part de quelques affaires domestiques; mais ce qui se passoit alors en mon ame, étoit la seule affaire dont je fusse capable de m'occuper; je pensois trop profondément à ma Gouvernante nouvelle; je n'avois l'oreille attentive que pour entendre parler d'elle; je n'avois les yeux ouverts que pour la découvrir: je ne fus jamais la maîtresse de me partager, & de prêter à mon pere l'attention qu'il demandoit: il s'impatienta, enfin il s'interrompit lui-même, & me dit qu'il m'avoit appelée pour m'entretenir d'une affaire importante, & qui méritoit bien que je fusse toute à moi, que quelqu'un des jours suivans il me reverroit apparemment avec un esprit plus libre & plus attentif. Je me retirai; & il est vrai, que si j'étois descendue de mon appartement le cœur plein d'allarmes & de crainte, sans courage & sans force, j'y remontai bien vive & bien

légère, avec ce même cœur délicieusement agité. Je brûlois de me voir seule avec Razzivil, de l'entretenir d'une voix libre & assurée des peines mortelles que j'avois effuyées pendant tout ce jour, & du calme heureux qui leur succédoit. Vous le voyez, me dit-elle, le Ciel ne veut point votre perte; le Ciel peut-être par ce bizarre événement, vous préserve & vous réserve quelque heureuse destinée. Un Inconnu vous a demandé un azile pour le garantir d'un coup mortel qui le menaçoit; vous lui accordez cet azile; ce même Inconnu, jeune & aimable, se trouve épris d'une passion qui peut-être mérite de devenir heureuse; il y a trois mois qu'il en est tourmenté, un coup du Ciel l'amène chez vous: Eh! qui nous dit que ce n'est pas un moyen que son amour même lui a dicté! en un mot, il vous le déclare, sans qu'il soit possible de vous en offenser; il est surpris dans cette maison par votre pere; le danger qu'il court vous effraye, votre imagination le grossit, & votre pitié s'en augmente; vous cédez au penchant qui vous attendrit

sur son fort, & quand la main de Dieu le préserve, cette même pitié cesse pour faire place à des sentimens qui vous sont encore à vous-même inconnus; mais pour peu que vous vous rendiez compte du progrès qu'ils ont fait, vous verrez qu'ils en ont fait, & que la première compassion qui vous a prise pour ce jeune homme, ne ressembloit point à celle dont vous avez été touchée depuis; que ce soit les périls toujours plus pressans, qui se sont succédés les uns aux autres, où bien plutôt quelque sympathie secrète qui appelle vos cœurs pour les unir, je vous vois atteinte & pénétrée tout autrement que vous ne l'avez été d'abord.

J'écoutois ma Gouvernante, lorsque ne voyant point paroître celui-la même qui nous occupoit alors toutes deux, je lui demandai où il pouvoit être? Hélas! me dit-elle, l'insensibilité qu'il a dû remarquer en vous, lui a fait prendre le parti sans doute de s'évader de cette maison, après avoir soutenu la conversation de votre pere

fous le nom d'une Gouvernante: mais s'il ne paroît plus, m'écriai-je, mon pere en demandera la raison. Eh! comment a-t'il pris une résolution si subite, s'il est vrai que j'aye sur lui un pouvoir sans bornes? Il n'y a que vous seule, me dit Razzivil, qui puissiez juger, s'il fait bien ou mal: rapprochez-vous de vous-même, considérez l'état de votre ame; rendez-vous compte des mouvemens qui l'agitent; & si vous connoissez que ce malheureux Amant n'y ait aucune part, approuvez-le d'avoir eu le courage de s'éloigner de votre maison, qu'il ne connoît encore que par les allarmes & les dangers qu'il y a courus. Ma chere Maîtresse, reprit-elle, vous avez enflammé, d'un inconcévable amour, le cœur du jeune Belzek, fils du Pacha de Satalie; il y a trois mois que j'en suis pleinement instruite, sans avoir jamais osé vous rien dévoiler là-dessus: je ne connois point de passion plus pure, ni qui soit plus digne de son prix. Je l'ai vu, ce jeune homme, m'offrir des trésors, pour l'aider à parvenir jusqu'à vous, pour vous donner une

Lettre de sa part : j'ai tout refusé ; j'ai déclaré que je n'offrirois mes secours que lorsque vous me les demanderiez pour lui vous-même ; que c'étoit devant vous qu'il devoit d'abord paroître ; que c'étoit à lui d'imaginer les moyens d'y parvenir ; & je l'avouerai, ce n'est pas sans une secrète pitié que je l'ai vu depuis ce temps à toutes les heures de chaque jour, déguisé en mille manières autour de vous, & par-tout où vous avez pû être hors de votre maison. Vous avez vu de vos fenêtres le tumulte qui est arrivé ; vous avez vu qu'on vous demandoit un azile, & vous l'avez accordé, votre bonne foi y a été surprise : c'est un stratagème que son amour a conçu pour parvenir jusqu'à vous ; & il est vrai que le désespoir mortel où je l'ai vu ces derniers jours, & la ferme résolution où il étoit de s'exposer à tout, m'ont fait juger qu'il ne remettroit pas davantage à vous faire décider sur son sort.

J'écoutois attentivement tout ce que Razzivil me disoit ; je me sentoís flattée au

fond de mon ame de tout ce qu'elle m'appreñoit ; je me confidérois avec une forte de gloire, en jettant les yeux sur moi-même. Eh! je n'y lifois pas tout ; je ne voyois pas que j'y étois déjà fenfible, que d'un instant à l'autre je le dévenois davantage. Razzivil s'en apperçut plutôt que moi : je lui demandai où étoit Meall ; je m'inquiétois de ne la voir point paroître, & Razzivil pendant cela tenoit mon cœur fans cefte agité par mille fortes d'inquiétudes, bien ou mal fondées, qu'elle me donnoit : tantôt elle me faisoit entendre que ce jeune Satalien couroit des rifques infinis à demeurer dans la maifon de mon pere, & que je m'expofois tout autant ; tantôt elle me faisoit envifager la maifon de mon pere comme un azile fecret & commode, à la faveur duquel je pourrois le voir & l'entendre à toute heure, & connoître s'il feroit auffi digne d'éftime qu'il paroiffoit l'être.

Nous paffames elle & moi la plus grande partie de la nuit à redire les mêmes chofes

je ne l'interrompis que pour lui demander quelquefois ce qu'elle pensoit que Meall fût devenue; (car je n'osois déjà plus l'appeller que par ce nom). Cependant la nuit s'avançoit, & mon inquiétude ne diminuoit point; toutes mes pensées s'obstinoient confusément à m'expliquer cette aventure, & ne s'accordoient point à me représenter un Amant transporté, capable d'employer des stratagèmes, & d'affronter des dangers pour pénétrer dans ma maison; ce même Amant que la fortune fécondoit alors, qu'elle mettoit à portée de me voir librement; ce même Amant précisément alors absent & fugitif: cette négligence de sa part, & ce peu de suite de sentimens, me sembloient incompréhensibles; je renvoyai Razzivil, je demurai seule, comptant de prendre quelque repos; ce fut en vain, l'image de Belzek étoit gravée dans ma tête, toute cette bizarre aventure n'en pouvoit sortir: un amour si vif, un abandon si prompt, étoient une énigme toujours inexplicable, & malgré moi je m'en occupai tout la nuit.

Enfin le jour vint à paroître, sa lumière peu à peu éclaire mes yeux & mon esprit; toutes mes idées se confondoient déjà comme un songe, j'allois presque douter moi-même de ce qui m'étoit arrivé; mais alors je remarquai une Tablette par terre au milieu de ma chambre: je me levai, je la pris: Ah! m'écriai-je, c'est Meall qui m'écrit! Je n'oserois m'exposer à lire; que m'apprendra-t'elle? un malheur peut-être; mais malgré moi mes yeux la parcouroient dans le moment même de ma reflexion: & voici ce que Meall m'écrivoit, & que je n'ai jamais oublié.

Daïra, voyez ma Tablette par terre, vous m'auriez trouvé à sa place, si je l'avois osé. Relevez-la par pitié; tenez-la dans vos belles mains; portez-lui le moindre de vos regards, pourvu que vous y lisiez seulement les vœux sacrés que je signe de vous asservir ma vie autant qu'elle durera; je suis content & satisfait. C'est un Etranger qui vous parle; oh fille précieuse! c'est un enfant de

Satalie, que la nature avoit fait naître pour consommer le cours de sa vie loin de vous, mais que la destinée a conduit en cette Isle fortunée, jusqu'aux portes de votre maison, jusques dans l'intérieur de votre maison même, pour y jouir du charme de votre présence céleste, pour y faire ferment, comme au pied des autels, de l'amour le plus violent, mais le plus pur qui puisse jamais s'emparer d'un cœur: il me possède, cet amour, au delà de l'expression des langues; je sens que d'un jour à l'autre il s'irrite, & m'embrâse tout entier; que depuis trois mois lui seul fait dans cette Isle ma vie, & que ma vie n'est plus qu'un continuel mélange de transports de joye ou de douleur. Je n'ai pû soutenir cet état, & vous laisser ignorer plus long-temps: j'ai appliqué toute mon imagination à vous l'apprendre, & j'y suis parvenu par un stratagème, où je me suis vu réduit à vous tromper: j'en rougis; mais, Daira, de plus dignes moyens n'étoient pas à mon choix: l'amour heureux s'explique comme il lui plaît, mais l'amour que rien ne flatte,

& qu'en même - temps rien n'arrête,  
s'explique comme il peut; & tel est le mien  
en ce moment, que je me sens capable de  
l'effort des Géans, pour vaincre tout ce  
qu'on y pourroit opposer,

Je continuois de lire cette Lettre, dont  
chaque mot m'agitoit d'une secrète joye  
déjà répandue dans tous mes sens, lorsque  
tout-à-coup je fus interrompue par Razzivil,  
qui me surprit la tenant en mes mains;  
je ne lui célaï point le plaisir que j'avois à  
lire: mon front serein, mes yeux animés,  
tout m'auroit trahie; je n'aurois eu avec  
ma Confidente que la honte de m'être  
déguisée devant elle inutilement. Viens,  
Razzivil, lui dis je, viens près de moi, tu  
m'aimes assez pour prendre part à l'état où  
je me trouve; tu connois ton innocente  
Maîtresse; tes mains l'ont formée, tu l'as  
conservée jusqu'à ce jour dans sa pureté;  
dans son indifférence, & dans un plein  
repos; viens la voir toute émue, toute  
étonnée des coups qu'on lui porte: viens

l'aider à s'en défendre, ou si tu refuses, apprends lui du moins si elle peut s'en justifier. Ma chère Maîtresse, repliqua Razzivil, ce ne sera pas moi qui prendrai ce soin; mais l'Amant lui-même que je vous annonce, & dont l'amour, les charmes, & sur-tout les vertus vous justifient entièrement, puisqu'elles ne font sur vous que l'impression qu'elles feroient sur tous les cœurs. Elle n'avoit pas encore achevé ces mots, que je vis paroître & tomber à mes genoux le jeune homme transporté; il avoit conservé le déguisement de la veille; je le vis en cet état, sans avoir la force de lui parler. Daïra, me dit-il, après un soupir profond, qui ne me laissoit que trop voir l'oppression de son ame: Oh! Daïra! je vous jure un amour éternel, je meurs ici même si vous ne l'approuvez pas. Sa Tablette étoit encore dans mes mains: il connut bien que j'avois lu ce qu'il m'avoit écrit; le trouble où il me surprit lui fit entendre que mon état ne s'éloignoit pas fort du sien; cela parut lui donner une vie nouvelle, & l'enhardir à s'abandonner enfin à tous les

transports imaginables d'un amour qui n'a jamais eu rien d'égal; mais comme je sentoís que les divers mouvemens de son cœur se faisoient jour malgré moi, & passioient jusqu'au mien, je rappellai toutes les forces de mon esprit, pour lui dérober ma foiblesse, du moins pour ne la lui laisser voir qu'accompagnée de ma vertu. Je ne puis, lui dis-je, considérer la passion qui vous emporte, sans être émue de la pitié la plus tendre; mais vous sçavez, puisque depuis trois mois vous êtes à ma suite, vous sçavez le peu de droits que j'ai sur moi-même, & à quels dangers terribles je m'exposerois, si j'osois, de quelle maniere que ce fût, écouter un penchant. Vous n'ignorez pas que je dépens d'un père, & que lui seul dispose de moi, comme de mes volontés. Vous êtes, dites-vous, un enfant de Satalie; je connois peu votre nation, & quand tout ce que je vois d'aimable d'estimable en vous m'aveugleroit au point de me fermer les yeux sur mes devoirs, de me prêter aux illusions & aux songes d'un heureux avenir,

que vous auriez à me promettre, vous verriez bien-tôt mon père détruire d'un mot nos imprudentes espérances & nos frivoles engagemens. Laissez-moi continuer, je, jeune homme, laissez-moi Maîtresse d'un cœur qui ne sçauroit être à vous, & que vous n'occupez déjà que trop à la vue de vos infortunes; laissez qu'il se rappelle à lui-même, & qu'il rentre dans le paisible état d'où vous l'avez tiré; qu'il vous suffise d'apprendre, & je ne puis vous le céler, que s'il étoit possible de faire agréer à mon père les desseins que vous avez sur moi, j'y souferois; mais que jusques-là, vous devez respecter mon innocence & ma jeunesse, & ne pas m'exposer davantage à vous plaindre, dans le malheureux amour dont je vous vois épris. Pendant que je prononçois malgré moi ce triste Arrêt, contre lequel je m'élevois moi-même à chaque mot qui sortoit de ma bouche, mes yeux demeuroient attachés sur les siens, que je voyois baignés de larmes; je ne pus jusqu'au bout retenir les miennes, que la compassion de son état auroit pû seule

m'arracher : j'eus cependant la force de lui persuader qu'il devoit se retirer , & s'éloigner de moi , & il m'obéit ; mais avec une soumission qui me fit connoître qu'il sentoit mon trouble , & qu'il vouloit le respecter.

A peine eut-il disparu , que je me foulageai de cette contrainte avec Razzivil , & que je la vis s'attendrir comme moi sur le sort de mon Amant. Elle m'instruisit de toute son histoire ; elle me confirma qu'en éffet c'étoit le fils du Pacha de Satalie , qu'il étoit venu à Constantinople chargé d'une commission de son père ; que faisant son retour avec plusieurs autres Vaiffeaux de diverses Nations, ils avoient mouillé à Scio, que tous avoient compté y faire quelque séjour, pour en connoître les beautés ; que la veille de leur départ ce jeune homme avoit voulu visiter les Jardins de Crina, que cette veille de départ étoit le jour même d'une Fête qu'on m'y donnoit, que c'étoit-là qu'il m'avoit vue pour la première

fois; que depuis ce jour il n'avoit plus véct  
 que pour me révoir; qu'il avoit laissé partir  
 les Vaisseaux, & tout abandonné pour moi  
 seule; pour moi, qui n'en avois pas encore  
 la moindre connoissance. Razzivil m'ajoutoit  
 que sa résolution étoit prise de périr à Scio,  
 ou de m'arracher de cette Isle, pour me  
 porter dans sa patrie, & pour m'y faire un  
 fort heureux, regardant déjà notre mariage  
 comme écrit & réglé dans le Ciel: & de  
 suite ma Gouvernante me faisoit des éloges  
 de la douceur, des mœurs, des usages,  
 des charmes de la société qui régnet à  
 Satalie, & qui rendent ce séjour célèbre  
 chez les autres Nations. De toutes ces  
 choses Razzivil me faisoit des tableaux si  
 agréables & si intéressans, que je sentoie  
 d'un moment à l'autre mon désir naître &  
 s'accroître de me voir attachée au fort de  
 mon Amant.

Quelques jours se passèrent ainsi, pendant  
 lesquels Belzek, toujours sous l'habit & le  
 nom de Meall, me fit connoître tant de  
 vertus dans son cœur, tant de qualités

aimables dans son esprit, tant de grâces répandues dans toute sa jeune figure, que je tombai moi même enfin dans l'admiration, d'avoir pu causer une passion de cette nature, une passion infructueuse sans espérance, & que je voyois obstinément soutenue dans le même excès. Il ne se présentoit devant moi que rarement; ses sentimens étoient de la pureté des miens; il m'en donnoit les plus grandes marques en respectant toujours mon innocence & ma vertu; mais si je ne le voyois pas lui-même; tout me parloit de lui: en effet, chaque Aurore m'annonçoit de sa part de nouveaux hommages, & les jours entiers ne me suffisoient pas pour les recevoir. C'étoient des fleurs parsemées qui se trouvoient sous mes pas, des parfums précieux qui se consumoient autour de moi, des Billets de sa main sans nombre répandus sur mes Sophas, sur mes Tables. Ce fut un jour un Bracelet que la main d'une Fée sembloit avoir fait tomber près de moi. Je le pris, sa beauté m'étonna, il étoit composé de six chaînes d'or, & enrichi de douze

Diamans ; six de ces Diamans étoient blancs, six autres étoient noirs. Je tenois ce Bracelet, je le confidérois & l'admirois, je fus tentée de le passer à mon bras, je l'y attachai à l'aide d'un ressort imperceptible ; mais lorsque je voulus reprendre ce même ressort, il ne paroissoit plus ; il ne me fut jamais possible de détacher le Bracelet de mon bras, je fus forcée à le garder ainsi ; je ne balançai point, & sur le champ je pris le parti d'écrire au jeune homme une première fois, pour qu'il vint lui-même me dégager de cet embarras ; mais j'étois déjà si pénétrée, si touchée, si agitée, que je ne pus lui parler que de lui-même, je m'y sentis entraînée, je m'y abandonnai, je lui ouvris mon ame toute entière : je lui fis mille sermens de l'aimer toujours, & mes sermens fortoient en foule, toutes ses Lettres ensemble n'en contenoient pas tant. Foiblesse fatale ! & qui commença l'histoire déplorable de tous mes malheurs. Je l'écrivois cette Lettre, & je l'écrivois sans penser à la finir, lorsque je vis brusquement ma porte s'ouvrir, & mon père en ma

présence: il ne me donna pas le temps de me reconnoître; il se saisit de ma Lettre, il la lut: je remarquai sur tout son visage une colère tranquille que je ne lui avois jamais connue, & qui me fit frémir. Rendez-moi raison, me dit-il, de cette Lettre: vous êtes perdue, ajouta-t-il d'une voix forte, si vous ne m'en instruisez dans le moment. Le ton qu'il mit à ces paroles, les regards qu'il me lança m'anéantirent, comme si la foudre m'eût frappée; mais avant de songer à moi-même, je vis le péril effroyable que couroit mon Amant; son intérêt me soutint, & me conserva toute ma présence d'esprit: mille expédiens me vinrent à la fois; j'employai sans répugnance tous les artifices imaginables, tous les menfonges spécieux que je crus capables de rétablir la tranquillité de mon père, & d'éloigner de son esprit les soupçons qui pouvoient y naître sur ce qui se passoit dans l'intérieur de sa maison. Il interrompit de lui-même cette explication, pour me dire qu'il ne vouloit ouvrir les yeux sur ma conduite que pour la reconnoître conforme

à ses maximes, & digne de moi ; qu'il consentoit à regarder cette Lettre écrite de ma main, comme un amusement de mon esprit, dont l'objet n'étoit qu'imaginaire; qu'il étoit venu me trouver precipitamment pour m'apprendre la chose la plus heureuse & la plus importante qui pût jamais nous arriver.

Il y a long-temps, me dit-il, ma fille, que je me donne des soins extraordinaires, & qui n'ont que vous pour but. Je n'ai pas jugé à propos de vous en informer, dans l'incertitude de leur succès; mais aujourd'hui que ce succès est entier, qu'il répond pleinement à mes vœux, & qu'on m'en instruit dans ce moment, je ne puis trop vous l'apprendre. Bénissons le Ciel mille fois, ma fille, il accorde à mes prières plus que je ne lui ai jamais demandé; vous êtes aujourd'hui la fille d'un simple Marchand; vous allez subitement monter à un rang dont vous ferez peut-être éblouie vous-même; vous allez partager la gloire d'un homme à qui notre sublime Monarque

accorde une confiance intime , & qu'il favorise de la plus tendre amitié. Le célèbre Hali Oglou, Pacha d'Alep , vous fait l'honneur, ma fille , de vous accepter pour épouse ; le récit qu'on lui a fait de votre beauté , la connoissance qu'on lui a donnée de vos vertus , la protection dont il m'honore , & plus que tout cela , les destinées ont déterminé votre mariage avec lui. Il vous souhaite , il vous demande ; je dois par mes empressements , me rendre digne de la grace qu'il me fait ; mais j'ai tout prévu , vos équipages sont prêts , & le Vaiffeau qui doit vous transporter à Alep , mettra à [la voile demain.

Que devins - je ! oh Ciel ! quand j'entendis ces étranges paroles ! mon cœur en fut glacé ; mon sang se figea dans mes veines, ma tête en ressentit un étourdissement si grand , qu'elle en tomba panchée sur les bras de mon père. Vous voulez que je meure , me voilà prête à mourir, . . . Non , ma fille , non , ma chère fille , vivez , & vivez heureuse & glorieuse désormais , ce

fera votre fort ; je fens, reprit-il, par les efforts que je me fais, pour me séparer de vous à jamais, les efforts que vous avez à vous faire vous-même, pour sortir du sein d'un père qui vous aime, & pour aller vous jeter dans les bras d'un époux, quel qu'il puisse être, & que vous ne connoissez point ; mais tant de fortunes, tant d'honneurs vous attendent, & il en doit tant rejaillir sur moi, & sur toute ma famille, que je vous crois l'esprit assez ferme pour vaincre & surmonter tout, lorsqu'il s'agit d'accepter le puissant établissement qui vous est offert. Mon père me tenoit des discours superflus, mon accablement ne me permettoit pas d'y prêter l'oreille ; ma voix étoit éteinte, & ma poitrine prête à éclater. Il ne fut pas en ma puissance, ou plutôt il ne vint pas en ma pensée de lui repliquer un mot, & tout cela ne servit encore qu'à rendre après mes douleurs plus vives ; car mon père effrayé de voir en moi cette terrible résolution, ne me quitta plus. Il passa toute la nuit à mes côtés, occupé à me proposer des soulagemens, quoiqu'

inutiles & dont je m'appercevois à peine ; la peur qu'il avoit que je ne viffe mes Gouvernantes, dont il alloit me féparer, fit qu'il leur défendit de paroître. Toute cette affreuse nuit fe passa ainfi, le jour revint, & fa lumière ne fit que grossir davantage l'horreur qui m'environnoit. Je sentis mon père, hélas ! mon père lui-même, avec un courage inhumain, m'enlever dans ses bras, se faire transporter avec moi sur le Port, où le funeste Vaisseau nous attendoit. A peine avois-je les yeux ouverts, à peine étois-je revenue de cette suspension de mon ame, que je me trouvai avec lui sur le Vaisseau, que le même Vaisseau mit à la voile, & que nous perdimes de vuë ma chère patrie, pour ne la revoir jamais. Tous mes sens étoient encore si étrangement étonnés, & tous mes esprits dans un si grand désordre, que j'en étois immobile, & que mon visage n'annonçoit jûsques là qu'une stupidité infensible, que mon père prit d'abord pour un effort de mon obéissance & de ma raison, mais peu après, & tout-à-coup, je ne sçais quelle invisible main sembla tirer le voile,

& mettre sous mes yeux l'effroyable tableau de ma destinée, je me trouvai dans l'instant précipité au fond de moi-même; je me considérai dans les bras d'un père cruel, menée comme la victime que le couteau mortel va égorger, destinée aux fers d'un barbare, à ses abominables brutalités; mes yeux s'ouvrirent, & parcoururent la vaste mer; mes regards tremblans s'égarèrent dans le vuide des airs; je cherchai la terre de Scio, je crus la découvrir, je crus percer jusques dans ma maison, je crus voir mon Amant, plongé dans un désespoir mortel, seul dans une terre étrangère, abandonné, par qui? par moi, par moi! oh Ciel! pouvois-je soutenir cette pensée, pouvois-je imaginer mon Amant gémissant de mes outrages, me demandant raison de mes mépris, moi qui confondois mon ame avec la fiente, & qui dans ce moment là même me ferois de mille coups arraché la vie, si j'eusse pu me croire condamnée en effet à ne le voir plus. Ces affreuses idées m'arrachèrent des cris & des larmes de fureur; je pris le Ciel à témoin de mes

douleurs, j'implorai son assistance contre les  
 violences qu'on me faisoit souffrir, j'adressai  
 à mon père des reproches sanglans, mais  
 d'une véhémence que rien n'arrêtoit; je lui  
 déclarai l'amour que j'avois conçu pour  
 Belzek, je lui jurai que les Princes & les  
 Rois de la terre ne seroient pas capables  
 de l'effacer de mon cœur; je lui prédis ma  
 mort certaine, s'il pouvoit sa cruauté  
 jusqu'à me livrer au Pacha d'Alep. Mon  
 père parut épouvanté de mes menaces, je  
 crus un instant qu'elles alloient le faire  
 changer de résolution; il me donna toutes  
 les consolations possibles, & parmi quelques  
 espérances vagues, toutes les marques,  
 toutes les assurances d'une tendresse &  
 d'une affection sans bornes; & cependant  
 les vents nous chassoient vers la Syrie, &  
 notre lamentable navigation se termina  
 dans six jours. Nous entrâmes dans un Port  
 de cette Province, où d'abord une foule  
 d'Esclaves s'avancèrent pour servir à notre  
 débarquement: on me vit dans une si grande  
 foiblesse, ou plutôt dans un anéantissement

fi total, qu'on fut fort inquiet du parti qu'il y avoit à prendre, & qu'on craignit d'exposer ma vie en me faisant transporter plus loin; mon père même, plus occupé de ma situation que personne, demanda qu'il lui fût permis de me faire quelque séjour dans ce Port, pour y reprendre mes esprits & mes forces, & pour me remettre des terribles fécouffes que je venois d'effuyer; mais le Tyran d'Alep en avoit autrement ordonné: il se trouva là deux cens Spahis qu'il avoit envoyés pour mon escorte; les Chevaux, les Chamaux, les Litières, tout étoit préparé; il ne fut pas au pouvoir de mon père de différer un moment,

Je me vis donc arrachée de nouveau, & transportée par terre, pendant l'espace de deux journées de suite, après quoi j'apperçus enfin mon tombeau; c'étoit les Tours d'Alep; mais comment se peut-il qu'à la vue de ces Tours fatales, mon effroi n'augmenta point? non, puisqu'au contraire je crus sentir un calme se répandre dans mes sens, me voyant hors de tout espoir,

allant chercher une mort certaine ; je la désirois déjà comme un terme à mes douleurs ; rien ne me retenoit davantage, & je ne demandois plus qu'à y arriver.

C'est dans cet état que je parvins sur le soir de la deuxième journée aux portes de la Ville, où un Aga m'attendoit, & me fit monter un Cheval Arabe tout couvert des Pierreries du Pacha : j'avois la tête voilée, mais sa dignité exigeoit une cérémonie moins commune. A la porte d'entrée étoit un Dais à colonnes, sous lequel on me fit passer ; il étoit fermé par quatre rideaux d'une gaze fine, qui trainoient sur la poussière ; quatre Esclaves le soutenoient autour de moi, & le portèrent de même pendant le chemin qu'il fallut faire ; je me laissai conduire sous ces voiles funebres, au travers d'une grande Ville. Tout étoit illuminé sur mon passage, tout retentissoit des cris confus, des acclamations tumultueuses d'un peuple égaré ; c'eût pû être aussi bien l'image de sa terreur & de sa

compassion, que l'image de sa joye & de ses transports: il élevoit au Ciel mes éloges & ma fortune, mais par des cris perçans qui sembloient plutôt prendre part à mes peines, & en effet déplorer mes malheurs. Je continuois ma marche, & je me croyois toujours dans les rues d'Alep, quand on m'apprit que j'avois passé déjà trois enceintes du Chateau, & que j'étois arrivée au Pavillon du Pacha, qui m'attendoit à ses côtés. A ces paroles je me réveillai comme d'un sommeil profond; un tremblement universel me surprit, l'étouffement m'accabla, je tombai morte dans les bras de qui voulut me recevoir; la voix me manque, & je ne puis en réciter davantage. Je ne me rappelle point cette infernale nuit, que mon cœur n'en réçoive encore des frémissemens douloureux, que je ne sois prête à retomber dans l'état même que je viens de peindre. Eh! qu'ai-je d'ailleurs à te raconter, qui ne ressemble à ce que tu viens d'entendre; toute ma vie n'est qu'une mer d'amertume & de douleur; mon histoire n'est que l'ouvrage de la haine

dés déstinées ; ce sont des malheurs suivis d'autres malheurs ; & telle en est la déplorable uniformité , qu'elle ne se peut interrompre , si ce n'est par la comparaison de ceux que je viens de t'apprendre , à ceux que je réserve , devant lesquels en effet ces premiers-là ne sont rien : si cependant tu exiges que je t'en instruisse ; si ces premières épreuves par lesquelles mon cœur a passé , ont été capables d'émouvoir la tendresse & la pitié de ton ame , au point de désirer que j'en raconte les suites , j'y satisferai , je te l'ai promis : je ne te demande que de pouvoir respirer un moment.

*Fin de la première Partie.*

